

— L'œuvre en vedette —

UN DÉCOR DISPARU : LA GALERIE D'ÉNÉE AU PALAIS-ROYAL

Antoine COYPEL
Paris, 1661 – Paris, 1722

À gauche :

Énée portant son père Anchise
vers 1715-1717
Huile sur toile, inv. 2012.19.8
© Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole /
Photographie Frédéric Jaulmes

À droite :

La Mort de Didon
vers 1715-1717
Huile sur toile, inv. 2012.19.9
© Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole /
Photographie Frédéric Jaulmes

Historique : intégrés au décor de la galerie d'Énée au Palais-Royal, vers 1715-1717 ; déposés vers 1778 et transportés au château de Saint-Cloud ; saisis à la Révolution, 1794 ; envois de l'État à Montpellier, au musée départemental de l'Hérault, 1803 ; transferts de propriété de l'État à la Ville de Montpellier, 2012.



Antoine COYPEL
Paris, 1661 – Paris, 1722

Énée et Achate apparaissant à Didon
vers 1715-1717
Huile sur toile, dépôt du musée du Louvre,
inv. D2005.3.1

© Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole / Photographie Frédéric Jaulmes

Historique : intégré au décor de la galerie d'Énée au Palais-Royal, vers 1715-1717 ; déposé vers 1778 et transporté au château de Saint-Cloud ; saisi à la Révolution, 1794 ; envoi du musée du Louvre au musée des Beaux-Arts d'Angers, de 1872 à 1898 ; envoi du musée du Louvre au musée des Beaux-Arts d'Arras, 1938 à 2005 ; envoi du musée du Louvre au musée Fabre, 2005.

La galerie des colonnes du musée Fabre présente trois peintures monumentales d'Antoine Coppel illustrant l'histoire d'Énée, héros troyen : *Énée portant son père Anchise* ; *Énée et Achate apparaissant à Didon* ; *La Mort de Didon*. Il est difficile de deviner aujourd'hui l'histoire particulièrement mouvementée de ces trois peintures, issues du splendide décor qui ornait la « galerie neuve » du Palais-Royal à Paris tout au long du XVIII^e siècle. Pourtant, dès 1778, ces toiles étaient déposées puis dispersées, tandis que la galerie était détruite. Les publications d'Antoine Schnapper en 1969¹, de Nicole Garnier-Pelle en 1989² et plus récemment le catalogue de l'exposition organisée au musée des Beaux-Arts de Tours « Le Théâtre de Troie, Antoine Coppel d'Homère à Virgile³ » dirigé par Jessica Degain, Hélène Jagot et Guillaume Kazerouni, ont resitué le décor et l'histoire de cette galerie éphémère. L'analyse des archives, d'esquisses et de dessins préparatoires, des peintures préservées et de gravures exécutées d'après les tableaux sont autant de traces qui permettent de mieux comprendre ce décor. Aujourd'hui, une reconstitution numérique, conçue en collaboration avec le musée de Tours et réalisée par la société *Fleur de papier*, évoque la splendeur de cet ensemble qui racontait, en quatorze compositions, les grands épisodes de l'*Énéide*, l'épopée antique écrite par le poète romain Virgile et narrant les aventures du héros légendaire Énée.

C'est en 1624 que le cardinal de Richelieu fait l'acquisition à Paris de l'hôtel de Rambouillet qu'il remanie pour en faire un véritable palais : le « Palais-Cardinal ». À sa mort en 1642, le ministre le lègue à la couronne et le palais, rebaptisé « Palais-Royal », devient la résidence de la régente Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. C'est en 1692 que le bâtiment passe à la branche des Orléans, lorsque Louis XIV décide de le donner à son frère Philippe, dit Monsieur. Le nouveau propriétaire des lieux fait notamment ériger sur la rue Richelieu une galerie de près de 46 mètres de long et de 8 mètres de haut, à la façade aveugle sur la rue, mais ouverte de onze arcades sur le jardin intérieur du palais (fig. 1-2). C'est à Jules Hardouin-Mansart, l'auteur de la galerie des glaces à Versailles, que sont confiés les travaux. À cette époque, les murs de la galerie sont ornés de tableaux de la collection de Monsieur.

Peu après la mort du frère du roi en 1701, son fils, Philippe d'Orléans (1674-1723) (fig. 3), décide de donner une nouvelle ampleur à cette galerie, pour en faire un grand ensemble

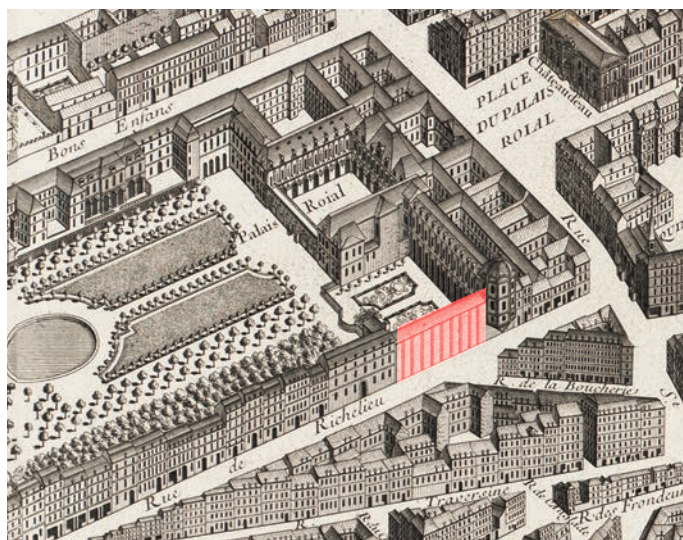


Fig. 1. Louis Bretez, Claude Lucas, Plan de Paris en vingt planches dit Plan de Turgot (détail), 1734-1739, gravure à l'eau-forte et au burin, Paris, Bibliothèque nationale de France. © BnF

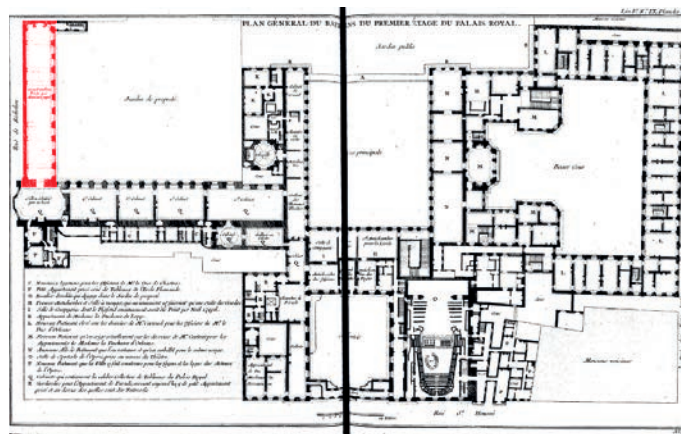


Fig. 2. Jacques François Blondel, Plan général du bâtiment du premier étage du Palais-Royal in L'Architecture française ou Recueil de plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels..., t. III, Paris, Jombert, 1754, livre V, n° IX, pl. 2. © BnF

narratif orné de peintures monumentales illustrant l'histoire d'Énée. On ignore les causes qui déterminèrent le choix du duc : a-t-il souhaité rapprocher la figure d'Énée de celle d'un autre guerrier troyen, le légendaire Francus, frère d'Hector, ancêtre mythique des Francs et de leurs rois ? Ou voulait-il s'identifier plus personnellement à Énée, héros à la fois valeureux et galant ? C'est en tout cas au peintre protégé de son père qu'il s'adresse pour cette vaste entreprise : Antoine Coppel (1661-1722) (fig. 4). La carrière de cet artiste d'une quarantaine d'années entre alors dans sa phase de maturité, et le décor de la galerie d'Énée en sera le chef-d'œuvre. Durant les années 1680, le jeune artiste avait d'abord puisé son inspiration dans le coloris séduisant du Vénitien Véronèse et du Flamand Rubens, pour en tirer un art lumineux et sensuel, illustrant des épisodes mythologiques au ton galant. Si cette sensibilité nouvelle annonce à bien des égards les charmes de la peinture rocaille du XVIII^e siècle, Coppel montre dans le décor de la galerie du Palais-Royal sa résolution à revenir au grand genre et à la tradition louis-quatorzienne.

Une première campagne se déroule de 1703 à 1705 et se concentre sur l'ornementation de la voûte de la galerie, aujourd'hui totalement perdue, mais connue par un ensemble d'esquisses et de dessins préparatoires, ainsi que par une suite de gravures reproduisant cinq des sept compositions. Le décor de la voûte, sans doute peint à fresque, propose des épisodes illustrant les actions des dieux de l'Olympe dans l'*Énéide* : ici Junon ordonne au dieu du vent de déchaîner son souffle contre la flotte des Troyens (fig. 5) ; là Neptune ordonne aux flots de retrouver leur calme. Au centre, dans une grande composition



Fig. 3. Jean-Baptiste Santerre, Portrait de Philippe, deuxième duc d'Orléans (1674-1723), vers 1710-1717, huile sur toile, 126,4 x 101 cm, Birmingham, Museum and art Gallery, inv. 1967.P52. © Tous droits réservés



Fig. 4. Antoine Coppel, Autoportrait de l'artiste avec son fils Charles Antoine, 1698, huile sur toile, 59 x 42 cm, Besançon, musée des Beaux-Arts et d'archéologie, inv. 840.11.5. © Besançon, musée des Beaux-Arts et d'archéologie / C. Choffet



Fig. 5. Nicolas Henri Tardieu, d'après Antoine Coypel, *Junon commandant à Éole de déchaîner les tempêtes*, vers 1717-1721, gravure à l'eau-forte et au burin, 44 x 71 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France. © BnF

aérienne, Vénus plaide la cause d'Énée devant Jupiter, face à l'assemblée des dieux. Ce morceau de bravoure nous est connu grâce à la superbe esquisse conservée au musée d'Angers (fig. 6). Le parti pris décoratif général rappelle celui de la galerie des glaces du château de Versailles : un ensemble d'ornements feints - corniches, cartouches, atlantes, guirlandes - structurent l'espace et encadrent des scènes représentées comme des tableaux accrochés au plafond. Cependant, au cœur de la composition, Coypel fait déborder l'illusion de son cadre et présente des personnages qui semblent évoluer aussi bien dans le ciel que dans l'espace de la galerie. Coypel propose ainsi une synthèse habile de deux modèles, alliant des scènes ordonnées à un centre très dynamique, véritable clou du spectacle. Les parois des murs sont ornées de lambris et de trumeaux de glace, tandis qu'un riche mobilier contribue au luxe de la galerie.



Fig. 6. Antoine Coypel, *L'Assemblée des dieux*, 1702, huile sur toile, 95 x 195 cm, Angers, musée des Beaux-Arts, inv. MBA J38 (J1881) P. © RMN-Grand Palais / Benoît Touchard / Mathieu Rabreau

La mort de Louis XIV en 1715, alors que son arrière-petit-fils et héritier Louis XV n'a que 5 ans, fait de Philippe d'Orléans le régent de France et maître du royaume. Coypel, quant à lui, vient d'être nommé directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1714. L'année suivante, le Régent le nomme premier peintre du roi, puis l'anoblit en 1717. L'arrivée de Philippe d'Orléans au pouvoir a sans doute motivé son souhait de commander à l'artiste la seconde partie du programme, de 1715 à 1717 : les sept toiles monumentales constituant le décor de la grande paroi, face aux fenêtres. Coypel avait été assailli de commandes durant la décennie précédente, aussi bien pour le roi lui-même (chapelle du château de Versailles) que pour Philippe d'Orléans (plafond de l'hôtel d'Argenson, remonté à Paris, hôtel de Soubise, Archives nationales). Sur le grand mur, Coypel est chargé d'illustrer de nouveaux épisodes de l'*Énéide*,

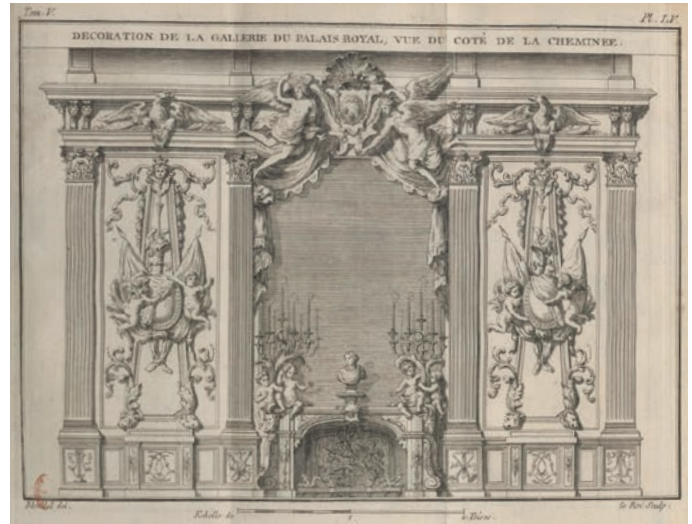


Fig. 7. Jacques François Blondel, *Le Roi, Décoration de la galerie du Palais Royal, vue du côté de la cheminée* in Jacques François Blondel, Pierre Patte, *Planches pour le cinquième volume du cours d'architecture*, Paris, veuve Desaint, 1777, t. V, pl. LV. © BnF

cette fois-ci les aventures terrestres des héros, en dialogue avec les dieux sur la voûte. C'est de cette campagne que relèvent les trois grands tableaux du musée Fabre. Dans trois registres différents, Coypel démontre son talent à représenter les péripéties de l'épopée tout en charmant les yeux par un coloris chatoyant. Dans le premier tableau, le peintre figure la terreur d'Énée et de sa famille, fuyant la destruction de Troie, leur patrie. Dans le second, plus joyeux, le spectateur assiste à l'apparition à Carthage d'Énée et de son compagnon Acathe sous le regard séduit de la reine Didon, de ses suivantes et de sa cour. Le troisième, élégiaque, montre le suicide de la reine, abandonnée par son amant Énée. La scène est construite comme une superbe arabesque décorative et colorée, qui va des servantes de Didon à la charmante Iris, avec ses ailes de papillon, qui, en coupant un cheveu de la reine, met un terme au fil de sa vie⁴. Les tableaux suivants montrent la descente d'Énée aux enfers, puis ses combats dans le Latium pour offrir une nouvelle terre à son peuple. Pour compléter ces épisodes peints, le Régent sollicite son architecte, Gilles Marie Oppenord, qui conçoit le décor des lambris sculptés où les tableaux étaient enchâssés. Le format originellement cintré des toiles verticales se devine d'ailleurs à l'œil nu en observant *Énée portant son père Anchise* et *La Mort de Didon*. Au fond de la galerie, Oppenord imagine une cheminée monumentale encadrée de deux pyramides, de pilastres, de trophées et surmontée de deux figures de la Renommée et du Temps portant les armes des Orléans (fig. 7). Régulièrement citée dans les guides de voyage, la galerie d'Énée était aussi célèbre que la galerie des glaces à Versailles, qu'elle surpassait même par l'ampleur de son décor peint. Pourtant, cette célébrité n'a d'égal que la rapidité de son déclin. Charles Antoine Coypel (1694-1752),



Fig. 8. Antoine Coypel, *La Mort de Turnus*, vers 1715-1717, huile sur toile, 385 x 194 cm, Paris, musée du Louvre, inv. 8724. Photo © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Image RMN-GP



Fig.9. Vue de la reconstitution de la galerie d'Énée. © Fleur de papier



Fig.10. Vue de la reconstitution de la galerie d'Énée. © Fleur de papier

le fils du peintre, rapporte ainsi que son père, conseillé par des charlatans, aurait utilisé un mauvais liant pour réaliser les quatre derniers tableaux, qui aurait contribué à une dégradation rapide. De ces quatre compositions, l'une est aujourd'hui perdue, les trois autres sont conservées au musée du Louvre à l'état de ruine, ce dont témoignent des photographies en noir et blanc (fig. 8). Cette dégradation, entamée dès le XVIII^e siècle, explique peut-être la désaffection pour cette galerie. En 1778, les tableaux muraux sont déposés et transférés au château de Saint-Cloud. Surtout, un incendie en 1781 fait disparaître l'Opéra et suscite un nouveau projet impliquant la destruction de tous les bâtiments le long de la rue Richelieu, dont la galerie d'Énée. Tout le décor ornemental, de même que la voûte peinte à fresque, sont perdus. À la place, est érigée une nouvelle salle de spectacle, l'actuelle Comédie-Française. Ce choix radical peut nous étonner, mais il illustre les transformations du goût et les exigences nouvelles de l'art néoclassique, à la fin du XVIII^e siècle, qui méprisait les mythologies gracieuses de Coypel.

La Révolution éclate et entraîne la saisie de biens appartenant aux nobles et aux émigrés : les tableaux de la galerie d'Énée deviennent ainsi propriétés de l'État en 1794 et sont transférés au Muséum central des Arts, l'ancêtre du musée du Louvre. C'est en 1803, à la demande des édiles montpelliérains soucieux d'enrichir le musée départemental par des dépôts, que la décision est prise d'envoyer les deux grandes toiles verticales de Coypel, *Énée portant son père Anchise* et *La Mort de Didon*, qui se trouvent à Montpellier depuis plus de deux siècles. La rénovation du musée Fabre, de 2003 à 2007, a été d'autre part l'occasion de restaurer puis de déposer à Montpellier le troisième tableau, *Énée et Achate apparaissant à Didon*, auparavant présenté à Angers, puis à Arras.

L'œuvre en vedette, n° 2, janvier 2023

¹ Antoine Schnapper, « Antoine Coypel et la Galerie d'Énée au Palais-Royal », *Revue de l'art*, n° 5, 1969, p. 33-42.

² Nicole Garnier, *Antoine Coypel, 1661-1722*, Paris, Arthéna, 1989.

³ *Le Théâtre de Troie, Antoine Coypel d'Homère à Virgile*, catalogue de l'exposition Tours, musée des Beaux-Arts, 22 janvier – 18 avril 2022, Paris, Liénart, 2022, sous la direction de Jessica Degain, Hélène Jagot, Guillaume Kazerouni. Nous nous appuyons sur cet ouvrage pour notre propre développement.

⁴ Au sujet des trois tableaux du musée Fabre, voir Olivier Zeder, *De la Renaissance à la Régence, peintures françaises du musée Fabre, catalogue raisonné*, Paris, Somogy, 2011, n° 24-26 p. 74-78.

⁵ Germain Brice, *Nouvelle description de la ville de Paris*, huitième édition, tome premier, Paris, Julien Michel Gandouin, François Fournier, 1725, p. 242-243.

La reconstitution numérique de la galerie d'Énée est consultable sur le site internet du musée Fabre : www.museefabre.montpellier3m.fr

Les dessins préparatoires de Coypel, les esquisses, les gravures exécutées d'après ses tableaux, les témoignages écrits, les archives, sont autant d'éléments qui permettent aujourd'hui, outre les trois tableaux du musée Fabre, de proposer une restitution numérique convaincante de la galerie, de son ampleur, de ses ornements, de l'agencement de ses tableaux (fig. 9-10). Certains éléments de la voûte demeurent cependant totalement inconnus, notamment les compartiments latéraux : *Mercuré envoyé par Jupiter pour dissuader Énée de s'établir à Carthage*, de même que *Junon suscitant la furie d'Alecto* n'ont pas été gravés, et leurs esquisses ne nous sont pas connues. N'en subsistent que quelques dessins préparatoires, qui gardent le mystère sur l'organisation générale de la scène (fig. 11). Pour imaginer le décor ornemental des lambris de bois entourant les tableaux, la galerie dorée de l'hôtel de La Vrillière à Paris (actuelle banque de France) aménagée entre 1714 et 1719, à la même époque que la galerie d'Énée du Palais-Royal, a été un modèle particulièrement stimulant (fig. 12). Si cette restitution demeure hypothétique par bien des aspects, elle permet cependant de se faire une idée de cette « magnifique architecture », de cette « très belle invention », de cette « riche dorure qui brille partout avec une abondance extrême » qui suscita l'admiration de Germain Brice, un commentateur de ce temps qui loua également le décor peint de Coypel, ce « grand et magnifique ouvrage » où « rien n'est exécuté avec plus d'art et de perfection⁵. »

— Pierre Stépanoff
Conservateur du patrimoine, musée Fabre

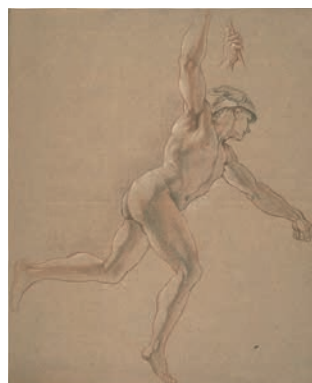


Fig.11. Antoine Coypel, *Mercuré volant*, vu de profil, vers 1703-1705, pierre noire, rehauts de blanc, sanguine sur papier gris-beige, 51 x 42,5 cm, Paris, musée du Louvre. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / image RMN-GP



Fig.12. Vue de la galerie dorée, Paris, Banque de France. © Banque de France